

Une semaine, un livre

N°406, 2 mai 2021

Boubacar Boris Diop

Murambi, le livre des ossements

2000, Zulma 2011, Zulma Poche 2020

221 pages

Un jeune homme retourne au Rwanda quatre ans après les événements de 1994. Il était alors étudiant à l'étranger. Il retrouve les traces encore très vives du génocide au cours duquel ont péri sa mère et ses jeunes frères et sœurs, des Tutsi, alors que son père, un Hutu, a été un des leaders des massacres.

Murambi, le livre des ossements raconte le parcours du jeune homme, ses découvertes macabres, ses rencontres, sa compréhension de ce très lourd passé et du rôle terrible qu'a joué son père. Le récit avance comme une enquête, avec des témoignages et des recherches. Les pièces du puzzle s'assemblent au fur et à mesure pour finir par dépeindre la situation dans toute son horreur et les multiples tragédies qui eurent lieu ; l'attaque de l'école où son père offrait le refuge aux Tutsis n'étant pas la moindre.

Boubacar Boris Diop est journaliste autant que romancier. Il allie parfaitement les deux démarches en croisant les histoires personnelles et l'histoire du génocide. Il met en place une trame romanesque complexe tout en suivant une approche documentaire, comme il l'explique dans sa longue postface. *Murambi, le livre des ossements* se situe ainsi entre les livres de Scholastique Mukashonga, comme *Notre-Dame du Nil* (une semaine un livre n°48) ou *Petit Pays* de Gaël Faye (n°242) qui sont des romans basés sur des souvenirs, et les livres de Jean Hatzfeld, comme *Une Saison de machettes* (2003) et *La Stratégie des antilopes* (2007) qui sont avant tout des chroniques du génocide.

Murambi, le livre des ossements est un livre complexe, écrit dans un style recherché mais sans fioriture inutile. La narration classique passe à la première personne du singulier pour certains passages comme pour s'approcher au plus près des faits. C'est aussi un livre riche qui apporte des clefs à la compréhension du génocide des Tutsi par les Hutu, ses racines, ses causes et son déroulement, sans pour autant être moralisateur. Il explique sans juger. Il montre sans démontrer. Une lecture forte, intéressante et émouvante.

.....

Boubacar Boris Diop est né en 1946 à Dakar. Il est journaliste et écrivain. Il a été directeur du *Matin de Dakar*. Il dirige une maison d'édition qui publie des textes dans les parlers africains, en particulier en langue wolof. En 1998, il fait partie des dix écrivains africains choisis pour le projet d'écriture « *Rwanda, écrire par devoir de mémoire* ». Il a publié neuf romans, deux recueils de nouvelles, une pièce de théâtre et quatre essais.



Une semaine, un livre

Extraits :

Mais Zakya ne se laissait pas convaincre facilement. Un jour qu'il la sentait un peu moins méfiante, il lui dit qu'il n'y avait jamais eu d'ethnies au Rwanda et que rien ne séparait les Twa, les Hutu et les Tutsi. Un éclair traversa aussitôt le regard de Zakya. Inquiet d'y lire qu'elle le prenait pour un menteur, il se lança dans des explications un peu chaotiques : « Nous avons la même langue, le même Dieu, Imana, les mêmes croyances. Rien ne nous sépare . – Si, répondit méchamment Zakya : il y a entre vous ce fleuve de sang. Ce n'est pas rien, quand même. Arrête de raconter des histoires. » Puis elle ajouta : « Je ne suis pas une imbécile et il faut aborder autrement les problèmes de votre pays si vous voulez les résoudre. » Il eut peur. D'ailleurs pouvait-il dire lui-même, en son âme et conscience, que les choses étaient aussi simples qu'il cherchait à le faire croire à Zakya ? Quel sens fallait-il donner à la violence dans son pays ? C'était peut-être absurde de la part des victimes de continuer à clamer si obstinément leur innocence. Et si ce châtement radical – le génocide – était la réponse à un crime très ancien dont plus personne ne voulait entendre parler ? « À présent que je suis de retour au Rwanda, je vais poser toutes ces questions à Siméon Habineza » , songea-t-il. Il n'avait pas peur de la vérité, il était aussi revenu pour la connaître.

.

Je dois ajouter que malgré ce souci de précision factuelle, Murambi, le livre des ossements reste un roman dans la mesure où s'y perçoit le tumulte d'une histoire tragique et, à travers diverses trajectoires individuelles, la subjectivité d'un auteur. Si jamais le Rwanda avait été ce lieu paisible et lumineux où le Dieu Imana venait se reposer après chaque coucher du soleil, en 1998, il avait cessé de l'être depuis longtemps : la mort continuait à rôder partout, l'odeur des corps en décomposition prenait toujours à la gorge et les survivants n'avaient pas encore émergé de leur longue sidération. D'être à chaque instant un peu plus refoulé vers les ténèbres vous fait passer l'envie de tenir un journal de voyage. Prendre des notes au bord d'un charnier, ça ne se fait pas. Je continuais à vouloir être fidèle au vécu de mes interlocuteurs mais je ne prétendais déjà plus à la neutralité de l'homme de science. Il n'était plus question de collecter froidement des faits mais d'écouter des récits de vies détruites et de s'en faire finalement l'écho.

(Postface de 2011)